



Équipes Populaires
8 rue du Lombard 5000 Namur

Contrastes



PB-PP
BELGIE(N) - BELGIQUE

Bureau de dépôt :
5000 Namur mail.
N° d'agrément : P 204078

► N° 195 Bimestriel ■ Novembre-Décembre ■ 2019 ◀

Interview

Jean-Yves Laffineur



ESPERANZAH :
CONJUGUER FÊTE
ET ENGAGEMENT

LE SENS DE LA FÊTE



LE CŒUR À LA FÊTE, MALGRÉ TOUT...



Wikimedia

Dans ma famille, comme dans les magasins, la fête de Noël débute le 1er novembre. Traditionnellement, nous profitons de la fête de Toussaint pour nous réunir joyeusement autour de la mémoire de nos parents... mais aussi pour préparer le réveillon de Noël. Chez qui va-t-on l'organiser ? Qui lance les invitations ? Qu'est-ce qu'on va manger et boire ? Qui apporte quoi ? C'est aussi le 1er novembre que l'on procède au fameux tirage au sort pour savoir à qui on va devoir offrir un cadeau. Eh oui, vu que nous sommes nombreux, nous limitons le budget-cadeaux en offrant (et donc en recevant) un seul cadeau par personne... On pense aussi à la vaisselle qu'il faut prévoir en quantité, à celui qui va s'occuper de la musique, à la manière dont on va se répartir les frais, etc.

Bref, les ingrédients de la grande majorité des fêtes sont réunis : célébrer un événement, suivre une tradition, se retrouver entre proches ou entre potes, manger (trop), boire (beaucoup), offrir des fleurs ou des cadeaux (pas trop chers), rire et raconter des blagues, écouter de la musique, danser. A la belle saison, le regain d'intérêt pour les festivals (en particulier chez les jeunes, mais pas que) est révélateur d'une évolution dans la manière de faire la fête. Mais l'envie de faire la fête, elle, reste inoxydable quels que soient nos latitudes, notre porte-monnaie et l'âge de nos artères.

Bien sûr, chaque médaille a son revers. Il y a les inévitables dérapages tels qu'abus d'alcool, disputes de famille, mouvements de foule, replis identitaires. Et il est devenu évident que le marché (pas celui de Noël, l'autre) a fait main basse sur l'esprit de la fête pour en faire un gigantesque business et pour imposer son calendrier afin que les rayons des grandes surfaces ne désespèrent pas. Il n'empêche que le plaisir de la fête et le rôle social indispensable qu'elle remplit restent intacts... à condition d'y avoir accès. En effet, de nombreuses personnes en sont exclues par manque de liens sociaux ou de revenus, et les inégalités sociales croissantes laissent aussi des traces : d'un côté, des fêtes démesurées où l'argent et le champagne coulent à flots, de l'autre ceux qui doivent se contenter de regarder le spectacle, seuls chez eux devant leur TV ou devant une tasse de café au restaurant social.

On peut aussi, plus philosophiquement, se poser la question du sens de la fête, au-delà du fait qu'elle apporte toujours du baume au cœur, renforce les liens sociaux, familiaux, culturels, et parfois même le combat politique. Le film « Le sens de la fête » (qui a inspiré le thème de ce dossier, ndlr !) joue sur l'ambiguïté de cette expression : soit elle interroge le sens -la signification- de la fête, soit elle fait l'éloge de celles et ceux qui ont « le sens de la fête » au même titre qu'on peut avoir le sens de l'humour. Nous avons choisi les deux approches...

Sur ces belles paroles, le Comité de rédaction vous souhaite d'excellentes fêtes de fin d'année à toutes et tous...

Monique Van Dieren

Equipe de rédaction :

*Claudia Benedetto, Paul Blanjean,
Laurence Delperdange, Guillaume Lohest,
Monique Van Dieren*

Rédactrice en chef : *Monique Van Dieren*

Mise en page : *Hassan Govhian*

Editeur responsable :

*Paul Blanjean, 8, rue du Lombard
5000 - Namur - Tél : 081/73.40.86
secretariat@equipespopulaires.be
Prix au n° : 2 €*

Pour s'abonner (Contrastes + Fourmilière) :
Versez 15 € au compte BE46 7865 7139 3436
des Equipes populaires, avec la mention :
"Abonnement à Contrastes" + votre nom



LA FÊTE, LE SOLEIL ET LES OMBRES

Même si elle prend des formes multiples et des significations différentes, la fête est présente dans toutes les civilisations, dans toutes les sociétés humaines. Religieuses ou profanes, elles rythment les saisons, les années mais aussi les étapes de la vie comme le passage à l'âge adulte ou le mariage... Elle offre des permissions de sortie du quotidien, même si cela s'accompagne parfois d'ingrédients comme l'alcool et la violence.



Wikimedia

Une des fêtes de passage est, dans les civilisations chrétiennes occidentales, sans aucun doute ce que l'on appelle « la communion solennelle ». Elle se déroule à la fin de l'école primaire, alors que l'enfant a 12 ans accomplis ou va passer ce cap dans l'année. C'est l'occasion d'un rite de renouvellement des promesses prises par les parents et les parrains et marraines. Arrivé à « l'âge de raison », il peut affirmer lui-même les engagements qui ont été pris pour lui au moment du baptême. C'est au même âge que sont invités les enfants de familles « non chrétiennes » à participer à la « fête laïque ». Trouvant ses racines au XIX^{ème} siècle et connaissant un développement important dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, elle est aussi considérée comme un moment de passage, la sortie de l'enfance qui permet d'affirmer un engagement en faveur d'un esprit de tolérance, de justice et de fraternité ainsi qu'un appel à user d'un esprit critique. Les fêtes de passage comme celles que nous venons d'évoquer se retrouvent à travers toutes les époques et toutes les civilisations. C'est ainsi que chez les Incas¹, on distinguait quatre périodes de

la vie avec des fêtes et rites de passage d'une période à l'autre. Une fête était, par exemple, organisée lorsque l'enfant atteignait ses deux ans avec, parmi les rituels, une première coupe des cheveux afin de symboliser qu'il passait de l'état de bébé à celui d'enfant.

Halloween, une fête multifonctionnelle

Depuis quelques années, la veille de la Toussaint, on voit dans les rues de nos villes et villages, des enfants déguisés et des potirons pour célébrer Halloween. Si la tradition avait été perdue chez nous, c'est pourtant en terre celte et gauloise que, sous d'autres formes, on retrouvait, voici déjà 2.500 ans la fête d'Halloween.² Initialement, cette fête se nommait « La fête de Samain ».³

Elle durait sept jours, débutant trois jours avant la pleine lune et s'achevant trois jours après celle-ci. La participation à cette fête était une obligation sociale pour toutes les couches de la société. Elle était, à l'image des fins d'his- ►

► toires d'Astérix, l'occasion de festins où les convives dégustaient de la viande de porc qu'ils accompagnaient de vin ou d'hydromel.⁴ Dans leur calendrier lunaire, c'était le passage d'une année à une autre mais cette fête avait aussi le rôle de création de passerelles entre deux mondes, celui des vivants et celui des morts. De même, chez nous, la Toussaint est suivie du « jour des morts », journée qui permet de se souvenir de celles et ceux qui ne sont plus visibles pour nos yeux mais dont on se souvient en allant fleurir leurs tombes. Comme beaucoup de fêtes d'aujourd'hui, cette fête celte était multifonctionnelle car outre le caractère sacré, elle avait un rôle politique et commercial. Ce dernier se concrétisait par des échanges commerciaux alors que le rôle politique se traduisait par l'expression du renforcement du rôle de ceux qui étaient au sommet de la hiérarchie, de leur pouvoir et leur puissance... comme la fête nationale dans chaque pays où les bals

populaires et feux d'artifice viennent s'ajouter aux défilés militaires et autres expressions des symboles du pouvoir et de la nation.

La fête d'Halloween avait aussi des significations précises dans les villages vivant essentiellement de l'agriculture. C'était le moment du retour des troupeaux vers les étables et l'occasion de pratiquer des rites de fertilité censés, entre autres, écarter les mauvais esprits. Mais outre ces aspects indispensables pour espérer de bonnes récoltes et nourrir tout le monde, elle jouait aussi un rôle de renforcement du lien social, d'unité des membres de la communauté, du village, par-delà les différences sociales.

L'appartenance et la différence

La participation à une fête est rarement le fait du hasard. Elle marque souvent l'appartenance à un groupe déterminé. Elle rassemble des individus qui partagent des caractéristiques communes. Il peut s'agir de professions similaires comme les métiers du métal ou de la terre pour la Saint-Eloi par exemple ou d'autres métiers pour d'autres saints patrons. Mais, au fil du temps, le sens de ces fêtes ainsi que les rites qui les accompagnent se perdent et réduisent les significations sociales et culturelles qui accompagnaient ces moments.

Les fêtes ouvrent aussi la voie à des autorisations exceptionnelles. Elles sont l'occasion de dire des choses à l'encontre des dirigeants politiques, par exemple. C'est le cas du carnaval d'Alost, très souvent contesté pour ses chars provocateurs à l'égard du pouvoir politique ou de certaines communautés.

Mais ce n'est pas pour autant qu'elles participent à une transformation sociale. Si on a l'impression que tout est permis, entre autres lors des carnivals, et que l'on peut avec des costumes, des masques et d'autres modes de dérision se moquer des puissants, ce sont aussi des moyens de régulation sociale et d'affirmation du pouvoir, explique Gilles Bertrand⁵ au sujet du carnaval de Venise.

Les fonctions sociales de la fête peuvent présenter des différences. Pour reprendre l'exemple du carnaval, on peut parfois y retrouver des divisions genrées des tâches. Les « Blancs Moussis » qui défilent dans les rues de Stavelot ou les Gilles dans celles de Binche ne sont que des hommes, les femmes étant chargées de les préparer... alors que dans d'autres traditions, les femmes et les hommes participent de la même manière.

PENDANT LA TRÈVE DE CONFISEURS

Réveillons et feux d'artifices font partie des ingrédients de la fête de Nouvel An. Encore un passage avec la tradition des vœux, envoyés hier par des cartes postales et aujourd'hui par SMS, adressés aux proches avec des souhaits d'une année remplie de bonheur et « surtout d'une bonne santé ». Là aussi, on retrouve des rituels. Si en République tchèque on coupe une pomme en deux afin de découvrir la forme du trognon et en fonction de celle-ci prédire l'année qui vient, on rencontre aussi des vieilles traditions en nos contrées et certaines d'entre elles subsistent. Depuis de très nombreuses générations, à Verviers, par exemple, les ouvrières et ouvriers du textile, rejoints par d'autres couches de la population et d'autres coins de la Province de Liège, avaient pris l'habitude de manger une choucroute le jour de l'an avec toute la famille, en plaçant sous l'assiette une pièce de monnaie. La choucroute est consommée pour ses vertus curatives, afin de « mieux faire passer » les excès de la veille, et la pièce de monnaie est placée comme gage d'une année où la famille ne rencontrera pas de soucis financiers.

A Thimister, en Pays de Herve, persiste la tradition des « Hélieûs ». Déguisés et par petits groupes, les enfants vont chanter de porte en porte. Si aujourd'hui les chansons sont diversifiées et contemporaines, il s'agissait, à l'origine, d'une chanson en wallon verviétois. Comme souvent, on retrouve des traditions similaires dans d'autres coins d'Europe. C'est le cas en Angleterre ou encore dans l'orléanais avec la chanson de quête « Salut à la Compagnie »¹ qui, à l'occasion de l'Épiphanie, était interprétée de maison en maison. Dans toutes ces situations et bien d'autres traditions, il s'agit d'utiliser des moments de fêtes pour développer des relations sociales et espérer le meilleur pour soi-même, sa famille, le voisinage, les gens de sa communauté, son village...

1. La version la plus célèbre de cette chanson est sans doute la version du groupe Malicorne sur son album « Almanach », Hexagone, 1976

La participation à une fête « patronale », à un carnaval, à une fête de quartier marque l'appartenance à une communauté donnée dont les limites sont celles d'un quartier, d'une localité, d'une corporation... S'adressant à un public précis, elles n'intègrent en conséquence aucune personne qui n'en fait pas partie.

Pour Eric Marlière⁶, les espaces de fête ne remettent plus en question l'ordre social, comme cela fut le cas aux siècles précédents. Pour lui, si la fête conserve sa dimension ludique et constitue une rupture avec le monde du travail, elle ne renverse plus les hiérarchies sociales et ne contrevient plus les valeurs de la société dominante, entérinant, au contraire les processus de discrimination.

La fête a aussi une dimension de consécration d'une transformation sociale collective ou individuelle. Le mariage est un bon exemple de passage d'un statut à un autre. Dans beaucoup de sociétés, cela ne signifie pas simplement l'officialisation de la vie commune d'un couple. Considéré longtemps comme le fondement de la société et décliné sous des formes très diverses en fonction des régions du globe, outre les aspects juridiques -et parfois économiques- il fait l'objet d'une fête qui, dans certaines traditions peut durer plusieurs jours. Elle fait aussi parfois l'objet de la codification des liens entre les époux et leurs familles d'origine.

Mais si le mariage est non seulement un moment de fête et l'expression de l'amour entre deux êtres, il a fait, à travers les siècles et dans différentes sociétés, l'objet d'accords entre familles pour des raisons économiques ou stratégiques. Des chansons anciennes comme « Le Mariage anglais »⁷ ou contemporaines comme « Lomdiou » où la chanteuse camerounaise Kareyce FOTSO chante « Mariage forcé, c'est pas bon »⁸ en sont des témoins.

Musiques, traditions... et commercialisation

Les fêtes s'accompagnent de rites mais aussi d'expressions artistiques. Celles-ci sont souvent (mais pas exclusivement) musicales. Dans toutes les traditions, on retrouve des chansons de mariage mais aussi d'autres liées aux autres moments de la vie (le travail, la maternité, la mort...).⁹ Nombre d'entre elles ne sont plus interprétées ou le sont en étant coupées de leur signification. Si une fête ne se conçoit guère



Antonio Ponte, Flickr

sans musique, il est vrai que cette dernière est de plus en plus standardisée, internationalisée et sans lien culturel direct avec la fête.

Mais la musique ne constitue pas le seul élément de la standardisation. Elle s'inscrit dans une autre tendance qu'est la commercialisation de la fête. Il suffit de regarder, une année durant, les vitrines des magasins et de constater qu'elles évoluent en fonction des différents événements festifs du calendrier. En l'espace de trois mois, quand Halloween est passé, place à Saint-Nicolas, puis aux guirlandes de Noël, puis aux petits coeurs rouges de la Saint-Valentin. Bien sûr, un cadeau ou une sortie au restaurant, cela fait plaisir et cela fait partie de l'expression de l'intérêt et de l'attachement entre un couple ou des amis. Mais tout cela a un coût et entraîne, par conséquent, des difficultés pour les personnes qui sont en situation de pauvreté ou de précarité.

Les exclus de la fête

Parmi les scènes cultes du cinéma italien, il y a, sans aucun doute, extraite du film « Pane e Cioccolata »¹⁰ celle du poulailler. C'est en effet, encaqués derrière les grillages de ces cages à poules que des pauvres dont des immigrés italiens en Suisse voient arriver des chevaux montés par des jeunes bourgeois blonds qui vont se baigner. À côté de celles et ceux qui font la fête, il y a ceux qui en sont exclus.

Le Réseau Wallon de Lutte contre la Pauvreté (RWLP) a recueilli de nombreux témoignages de personnes exclues de la fête car ne disposant pas de revenus leur permettant d'y parti- ▶



pxhere.com

ciper. Comme l'indique le RWLP, la pauvreté « abîme » les gens. Elle use, fatigue, déprime, rend malade. Différents obstacles empêchent les personnes et familles en situation de pauvreté ou grande précarité d'accéder à des temps de loisirs dans le cadre de vacances ou même de tourisme d'un jour. A l'obstacle financier s'ajoutent les questions de mobilité, les craintes face à l'inconnu ou encore la peur d'être jugés et d'être victimes de stéréotypes comme « les pauvres vont nécessairement laisser les lieux en mauvais état ». Face à ces réalités, le RWLP a mené des expériences qui se sont avérées positives pour tous, les personnes précarisées et celles qui ne le sont pas.

Pour de nombreuses familles qui rencontrent des difficultés financières au quotidien, inviter ses proches à l'occasion des fêtes de fin d'année représente un défi souvent impossible. Diverses associations organisent des réveillons rassemblant des personnes isolées ou démunies. Mais, si généreuses soient ces initiatives, elles n'apportent pas de solutions sur le long terme. La lutte contre la pauvreté, la hausse des allocations et aides sociales, ainsi qu'une répartition de la richesse doivent devenir des priorités politiques traduites dans des mesures concrètes.

La fête mais aussi l'exclusion de la fête peuvent amener de la violence tout spécialement dans les milieux urbains et les banlieues. Pour Eric

Marlière, elle n'est que la conséquence de l'ordre compétitif et consumériste. Les consommations diverses et la transgression des interdits peuvent aussi amener à différentes formes de violence. Dans plusieurs pays, les organisations féministes relèvent que les fêtes et lendemains de fête sont des moments qui dérapent souvent avec des violences diverses à l'encontre des femmes. C'est, entre autres, un des constats de l'Association « Gregoria Apaza »¹¹ en Bolivie.

Que la fête soit inclusive... !

Présente dans toute les cultures, la fête est indispensable à la vie sociale et culturelle. Elle permet l'inclusion, la rencontre et la cohésion. Mais elle peut aussi entraîner le contraire de tout cela, être sélective, exclusive, discriminante et source de violences. Repenser la fête, ses lieux et ses conditions peut, en conséquence, être une démarche politique qui affirme des valeurs d'inclusion et de solidarité.

Paul Blanjean

1. Les Incas font partie des civilisations précolombiennes. Originaires de la région de Cusco, au Pérou, ils avaient bâti d'imposantes cités « multifonctionnelles » dont la plus célèbre est sans doute le Machu Picchu. Apparue au début du XIII^{ème} siècle, elle s'étendait essentiellement sur la partie occidentale du continent couvrant la majorité de la cordillère des Andes et des territoires proches.

2. Halloween est la contraction de « All Hollows Eve » qui signifie « veille de tous les saints ».

3. Sources : « Halloween - Origine et histoire, in Histoire Universelle - Religions et mythologies, Novembre 2019

4. L'hydromel est un alcool doux, une boisson fermentée à base d'eau et de miel.

5. Gilles Bertrand, Histoire du Carnaval de Venise, XI^{ème}-XXI^{ème} siècle, Pygmalion, 2013

6. Eric Marlière, « Les vertus libératrices de la fête » in Agora Débats, 2009/3

7. Malicorne 2, Hexagone, 1975

8. Kareyce Fotso, « Lomdieu » in « Kwegne », Contre Jours, 2010

9. Pour une vue détaillée sur tous ces aspects, voir le livre d'Etienne Bours, « Le sens du son, Musiques traditionnelles et expression populaire », Fayard, 2007

10. En français « Pain et Chocolat » de Franco Brusati, 1974

11. El Centro de Promocion de la Mujer Gregoria Apaza est une association de femmes, en Bolivie, soutenue par l'ONG WSM.

CADEAUX : LE GRAND DÉBALLAGE

Beaucoup déplorent aujourd'hui le côté « commercial » de la fête. La pratique du cadeau plante cependant ses racines dans l'histoire ancienne. Les grands découvreurs du monde ne pratiquaient-ils pas l'échange avec les occupants des territoires qu'ils s'apprêtaient à envahir ?



David Filkr

Le cadeau n'a pas attendu la société de consommation pour mettre du lien « matériel » entre les humains. Bien sûr aujourd'hui, sa valeur mercantile en ferait presque oublier ses vertus, voire ses vices. A l'heure où tout s'achète et tout se vend (même de l'air pur à 5 euros la bouffée dans les grandes villes asiatiques polluées !), ce qui se joue entre donneur et receveur dans notre société que l'on dit individualiste et consumériste va au-delà d'une valeur marchande même si celle-ci peut en dire long sur qui nous sommes.

Et si le cœur (pas celui de Saint Valentin, mais celui qui bat en chacun) était bien là, au centre de la fête ? Et si les sentiments transcendaient toutes ces déclinaisons racoleuses sur papier glacé ? Il est des fêtes privées, des fêtes publiques, des fêtes nationales, des fêtes patronales, des fêtes des potirons, des fêtes des mères, des fêtes de la musique, des fêtes liturgiques, des fêtes des voisins, des morts, des revenants, mariages, anniversaires, des fêtes pour tout et pour rien, et puis des carnivals, des festivals, des rave party... avec pour dénominateur commun une irréprouvable

envie de faire la fête. De se dévouer dans la liesse, collectivement.

On ne peut pas faire la fête tout seul ; tout au moins peut-on se réjouir en solitaire. La fête est une célébration : celle de l'arrivée de la pluie dans une région vouée à la sécheresse, de la paix, de la naissance, de la fin de l'hiver, de la réussite d'une année scolaire, ... Le lien social est donc bien au cœur de la fête et, cela va de soi, il imprègne le cadeau.

La fête, c'est donc du sérieux et de l'inépuisable puisqu'il s'en crée régulièrement de nouvelles. Toutes signes des temps ! Plongeant leurs racines dans l'époque, ce qui la questionne, la traverse et les peurs qui la taraudent. La fête est intrinsèquement liée à la vie sociale. Elle en surgit et elle s'y glisse.

Lors des fêtes de fin d'année, celles aux églises désertées par les fidèles qui se glissent aujourd'hui plus volontiers dans les temples de la consommation, le cadeau est roi. La tradition des étrennes a cédé la place aux cadeaux choisis. ►



Pixnio

L'art de donner consiste peut-être justement à savoir doser habilement et consciencieusement le mélange difficile entre le don de soi et la reconnaissance de cette légitimité d'autrui. Car donner, n'est-ce pas finalement se montrer capable pleinement et sans prosélytisme, de recevoir l'autre en tant qu'autre ?

Alex Gagnon

► Un anthropologue québécois, Alex Gagnon¹, s'est penché sur cette pratique. Son ouvrage visite la manière dont le cadeau, attribut d'une certaine catégorie de fêtes, celle des mariages, anniversaires, pendaisons de crémaillère, celles qui célèbrent... circule entre les fêtes et leurs invités. Son analyse explore l'itinéraire mental qui se matérialise dans l'objet-cadeau, de soi à l'autre. On y découvre que le cadeau, s'il n'est pas toujours nécessaire, répond plutôt à une nécessité sociale. Mais, le cadeau dans notre société a une dimension individuelle. Il ne doit surtout pas être intéressé, ne laisser transparaître aucune stratégie... Il ne s'agit surtout pas « d'acheter » l'autre mais plutôt de lui témoigner l'immatériel de l'affection qu'on lui porte ou tout au moins de répondre à une convention sociale. L'aspect rituel n'est donc pas absent de cette pratique. Comme lorsque sous le sapin, sont disposées les boîtes qui renferment des présents qui eux, répondent en général à des tendances dont on ne sait si elles nous sont soufflées par les publicitaires ou correspondent plutôt à des besoins très... personnels (voir encadré ci-dessous qui reprend la liste des cadeaux les plus vendus en fin d'année...). Cela montre bien que, même à l'heure du consumérisme, le sens et le rituel continuent de régler le lien qui unit les humains.

Don et contre-don

L'anthropologue et sociologue Marcel Mauss² a étudié de très près cette pratique qui consiste à rendre à l'autre, de manière différée, ce qu'il nous a offert. Avec d'autres chercheurs, il a analysé le phénomène de potlatch pratiqué chez les Amérindiens. Cette pratique consiste

à offrir un objet en fonction de l'importance accordée à cet objet (importance évaluée personnellement) ; l'autre personne, offrira en retour un autre objet lui appartenant dont l'importance sera estimée comme équivalente à celle du premier objet offert. Ne ressent-on pas une certaine gêne lorsqu'un parent convié à un repas de fin d'année s'avance vers nous, un cadeau dans la main, tandis que nous n'avons rien prévu pour lui... ? Et si lorsque le récepteur de votre cadeau vous dit « Il ne fallait pas », quel crédit apporter à cette formule toute faite et surtout que répondre ? Un cadeau s'il n'est jamais « nécessaire », est néanmoins parfois attendu et son absence entraîne parfois bien des déceptions... voire une forme de déséquilibre dans la relation...

Pour Marcel Mauss qui a beaucoup travaillé sur les sociétés traditionnelles, le cadeau a une valeur spirituelle. Il serait une sorte d'échange d'âmes, le physique étant un support au métaphysique. A travers cela, il analyse la manière dont notre société contemporaine dans laquelle l'économie prend le dessus, procède néanmoins au-delà de l'utilitarisme et des lois du marché. Il se demande « quelle force y a-t-il dans la chose qu'on donne qui fait que le donataire la rend ? »

Pour cet auteur, les phénomènes économiques « ne sont pas dissociables des autres aspects de la vie sociale et ne peuvent se réduire à de purs calculs d'intérêts et à des échanges dérivés du troc. » Il cherche à mettre en évidence la nature du lien qui permet à ces sociétés d'exister. Je donne, tu reçois, tu rends... Cela crée un état de dépendance qui autorise, dit-il, la recreation

permanente du lien social. Et le lien de l'un à l'autre est maintenu... Marcel Mauss invite le lecteur à analyser les faits économiques des sociétés modernes de manière plus générale. Certains chercheurs aujourd'hui parmi lesquels Maurice Godelier dans son ouvrage³ qui revisite l'essai de Marcel Mauss se montre moins optimiste quant à la perpétuation du lien social.

Dis-moi combien tu « comptes... »

La valeur financière du cadeau dit quelque chose de celui qui offre mais aussi de celui qui reçoit. Celui qui a peu de moyens financiers, donnera peut-être du temps pour confectionner un cadeau « maison » original. Du pull tricoté, à la boîte de macarons, en passant par le calendrier où chaque mois s'ouvre sur une photo souvenir... Sans cela, le risque est grand de voir le cadeau rapidement écoulé dans la filière 2^e main... Le cadeau parfait doit être original, laissant ainsi transparaître la personnalité de celui qui donne mais aussi de celui qui reçoit, ni trop cher ni pas assez... Souvenez-vous de ces couverts en argent offerts par des amis que vous considérez peut-être comme de bons « copains » mais pas comme de très chers amis... Le cadeau renferme en lui, curieux amalgame d'émotion, de ressenti, de connaissance de l'autre mais aussi de son porte-monnaie, même si on en camoufle le prix. C'est bien connu : « *Un cadeau, ça n'a pas de prix...* » Mais que penser de ces listes dans lesquelles il suffit de faire son choix en fonction du prix affiché ? Et de ces cadeaux échangeables ? C'est peut-être au cœur de ces pratiques que le lien se dilue au profit d'un « utilitarisme ». Et le cadeau pose forcément celui qui donne dans une hiérarchie. Il affiche sa « puissance » économique ou s'il en affiche une qui ne correspond pas à celle qu'on lui attribue, il se retrouve inévitablement dans la catégorie « radins »... C'est sûr, le choix d'un cadeau n'est pas anodin !

Selon Alex Gagnon, « *donner c'est toujours, aussi se rendre aimable ou imblâmable, attirer l'attention publiquement sur sa noblesse ou sa grandeur d'âme, redorer son image... Doter sa personne d'une sorte de valeur ajoutée, d'une certaine immunité au mépris.* » Donner c'est s'exprimer ; en dire trop ou pas assez parfois... Entre cadeaux éducatifs, cadeaux comme des mots d'amour non dits, cadeaux cosmétiques, cadeaux philosophiques, cadeaux messages de ses convictions plutôt que mise à l'honneur de celles de l'autre... Au moment de choisir les cadeaux qui plairont, il est peut-être essentiel de se demander d'abord, quelle pensée guide la

main, les yeux, l'âme dans cette quête presque obligée à la veille de Noël. Allez savoir pourquoi : mon plus beau cadeau du Noël 2017 fut cet essuie-écru sur lequel figurait le dessin d'un arbre réalisé par mon petit-fils, élève en 1^{ère} maternelle !

Laurence Delperdange

1. La notion de cadeau/Petit traité d'anthropologie sociale, Alex Gagnon
2. Marcel Mauss, *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, paru en 1923-1924 dans l'Année Sociologique, réédition 2007, PUF
3. Maurice Godelier, *L'Enigme du don*, coll. Champs Essais, Ed. Flammarion, 2008.

BUDGET CADEAUX

D'après l'enquête menée chaque année par le cabinet d'audit et de conseil Deloitte, les Belges prévoyaient de dépenser, en moyenne en 2018, 441 euros pour Noël, à peu près le même montant que l'année précédente. Principalement dans les magasins, mais de nouveaux cadeaux s'imposent sur les listes de souhaits des Belges. Ce budget englobe les cadeaux ainsi que la nourriture et les boissons du repas de Noël. Quant aux idées de cadeaux, il semblerait que les Belges offrent le plus généralement... de l'argent ! Deux nouveaux types de dons ont été ajoutés à la liste des dons souhaitables : comme Spotify ou Netflix. 7% des Belges voudraient un cadeau avec une touche de charité. C'est plus que dans nos pays voisins. 9% des Belges souhaiteraient un abonnement, contre 2% des consommateurs britanniques et 3% des consommateurs allemands et néerlandais. L'argent était de loin le cadeau le plus désiré en Belgique en 2018. Les trois cadeaux les plus populaires après l'argent étaient les livres, les chèques cadeaux et les restaurants. Le cinquième cadeau le plus populaire : les cosmétiques et les parfums.

Cadeaux, repas, décorations, vêtements, ces moments de fêtes peuvent être un casse-tête, voire un sacrifice financier pour beaucoup, un moment de plaisir et de détente pour ceux qui peuvent dépenser sans compter. Le budget disponible pour les fêtes est surtout un mètre-étalon du moral économique des Belges.

A l'échelle de l'Europe, les Belges se classent parmi les plus économes, la moyenne européenne du budget consacré aux fêtes étant de 456 euros. Les Russes et les Polonais sont ceux qui dépensent le moins (respectivement 284 et 322 euros), à l'inverse des Espagnols et des Britanniques qui se montrent les plus généreux, atteignant des moyennes respectives de 646 et 599 euros.

D'après Christmas Survey 2018, Les consommateurs changent leurs habitudes d'achat en 2018.

ESPERANZAH : CONJUGUER FÊTE ET ENGAGEMENT

Jean-Yves Laffineur est directeur et programmeur artistique d'un grand festival qui rassemble chaque année des milliers d'oreilles, de cœurs et d'yeux ouverts sur la diversité du monde : *Esperanzah*. Un nom plein de promesses inspiré du deuxième album solo¹ de Manu Chao, un fidèle du festival. Invitation au voyage plein de grandes bouffées d'un autre monde... meilleur.



Contrastes : Comment devient-on directeur d'un festival de grande ampleur ?

J.Y. Laffineur : Mon parcours professionnel passe par Ciney. J'y ai participé à la création de l'EFT (Entreprise de formation par le travail) *Espaces*. On y propose des formations dans différents domaines : petit élevage, bûcheronnage, construction... J'ai fait partie de l'équipe qui a co-construit ce projet. J'avais en charge le développement pédagogique de cette initiative. Ensuite, j'ai repris la direction. Nous avons également créé une Maison de jeunes et un Centre d'action en milieu ouvert, répondant ainsi à un manque de structures pour les jeunes en difficulté. En dehors des scouts et des clubs de sport, rien n'existait à Ciney.

■ **Votre parcours passe par le MOC ?**

□ Oui, quelques années plus tard, l'arrondis-

sement de Namur du MOC m'a proposé de remplacer une personne partant à la pension. J'ai accepté après quelques hésitations et c'est ainsi que je me suis retrouvé secrétaire régional à Ciney puis secrétaire-adjoint pour la province de Namur. Durant ce parcours au sein du MOC, j'ai développé pas mal de projets parmi lesquels, la création d'appartements destinés à l'accueil de personnes sans abri. C'est à cette époque que nous avons

retapé la Maison du travail et rassemblé tout autour les bâtiments du MOC Namur actuel. On a par ailleurs créé une entreprise de tourisme intégré « Sens inverse² ». Nous visions le respect de la nature et de l'habitant, à l'inverse du tourisme de masse.

Après quatorze ans passés dans du travail social, j'ai eu envie de changer tout en poursuivant toujours l'objectif de contribuer à une société plus juste, plus ouverte, plus tolérante. J'étais aussi passionné de musique et attiré par le domaine artistique. J'ai eu l'intuition qu'une approche culturelle toucherait davantage de monde en un temps plus court.

Il m'a semblé que la culture touchait la conscience et on atteignait plus de personnes via l'action culturelle que via le social... En 2001, j'ai donc quitté mon emploi au sein du MOC mais en ne sachant pas précisément vers quoi je voulais aller.



LAURA RINCHARD
2019



Le choix d'un monde plus juste

■ Comment avez-vous pu concrétiser cette nouvelle étape ?

□ Avec mon associé Jean-Pierre Binamé, nous poursuivions l'objectif de créer des événements éthiques et responsables. Très vite l'idée d'un festival est venue. L'inspiration a jailli après un concert de Manu Chao. J'ai senti une si grande et si belle énergie que je me suis dit que cela devait se reproduire. A la fin de ce concert, on se sentait tous dans une énergie positive, avec l'impression que nous étions dans le bon, que la révolution était possible pour apporter le changement qu'on appelait tous. On sentait vibrer les valeurs qu'on avait dans les tripes. L'émotion était en phase avec celles-ci.

En fait, adolescent, j'avais en tête le rêve d'organiser des festivals. Mon festival préféré : *Le temps des cerises* à l'abbaye de Floreffe. Le lieu s'est donc imposé...

Nous voulions offrir une programmation de musiques métissées et éthiques.

La première édition nous a mené à la faillite, même si nous bénéficions d'une crédibilité forte de la part du public et d'un bon écho dans la presse. Nous sentions qu'il y avait place pour un événement différent de ceux qui existaient déjà. Nous avons accueilli environ 9.000 personnes sur deux jours.

Vivre cette faillite a été une expérience très douloureuse même si on avait un succès d'estime. On s'est réuni avec tous ceux de cette première édition et on a senti que malgré tout, chacun était prêt à repartir. Les principaux fournisseurs ont embayé. On a créé une ASBL et on a mis tous les éléments de notre côté pour que ce soit une réussite. On a rencontré d'autres organisateurs, on a tiré des leçons de

la première fois... La 2^e édition s'est soldée par un équilibre financier. Notre force est que nous sommes cohérents avec tout ce qui est et entoure le festival. Nous veillons à traduire nos valeurs dans l'organisation même.

Nous ne travaillons pas avec des multinationales mais avec des producteurs locaux. On fait le choix d'être en phase avec les fournisseurs et les opérateurs avec lesquels nous partageons notre vision du monde. Nous avons établi une charte qui établit notre politique responsable. On trie les déchets et on effectue un second tri après le festival avec au moins cinq sélections différentes, on travaille en amont pour cela. Nous veillons à réduire notre charge et imprégnation environnementale à pas grand-chose.

Le monde à Floreffe

■ Comment votre philosophie du projet se concrétise-t-elle dans vos choix de programmation ?

□ Du côté des choix artistiques, le festival refuse d'aller vers des « mainstream », vers une musique standardisée qui plaira au plus grand nombre.

On prône la diversité culturelle, faire découvrir des artistes qui ne sont pas forcément médiatisés. Nous proposons une scène qui témoigne de la richesse culturelle d'ailleurs, des artistes qui sortent des sentiers battus, des artistes indépendants, en lien avec une culture. L'offre permet d'aller vers des cultures de l'ensemble de la planète.

Défendre la diversité culturelle est un combat complexe parce que, et on peut le comprendre, les artistes essaient que ce qu'ils créent fonctionne mais cela peut faire craindre une certaine uniformisation... Les festivals visent un ▶

BURNING MAN, UN FESTIVAL HORS DES CODES

Dans le désert de Black Rock au Nevada, chaque année depuis 1986, le festival *Burning Man* rassemble environ 70.000 des terriens de partout, mus par une même envie de vivre quelques jours dans une ville utopique, sans code, sans argent, sans jugement avec pour valeur essentielle : le partage. On y fait la fête, comme un bain de chaleur humaine et d'énergie collective. Et puis, on y brûle dans l'euphorie cet homme géant qui focalise sans doute ce que chacun a envie de laisser derrière lui, comme un grand poème de ses natures mortes.
<https://burningman.org/>



► impact commercial. Le nôtre a sa spécificité. Mais depuis qu'on existe, beaucoup de festivals commerciaux ont vu le jour avec, à leur programme, des têtes d'affiche. Le marché musical est en grande partie aux mains de multinationales et de gros opérateurs qui gèrent la carrière des artistes. Cela réduit la liberté de choix. Les cachets de certains artistes sont inabordables financièrement pour nous.

Nous, nous tenons à notre indépendance dans un secteur qui l'est de moins en moins en misant sur l'alternatif alors qu'en parallèle, une forme d'uniformisation gagne du terrain... Il arrive que certains artistes, quand ils en ont la possibilité, choisissent de venir à *Esperanzah*. Ça a été le cas pour le groupe IAM³.

■ **Au-delà de la musique, on perçoit une volonté d'exprimer une vision du monde ?**

□ Notre spécificité tient aussi à l'ambiance gé-

ESPERANZAH, C'EST...

... 36.000 festivaliers, 1.350 personnes actives dans le projet et parmi celles-ci, 450 bénévoles qui donnent quatre heures par jour de leur temps durant le festival. On travaille aussi et de plus en plus avec des associations que nous rémunérons. C'est intéressant pour elles. Il y a par exemple, le Basket club, les troupes scouts... Ce qui permet d'avoir un seul interlocuteur pour une équipe.

On offre 900 places aux riverains, en partenariat avec l'office du tourisme de Floreffe. Nous essayons d'associer les citoyens de Floreffe. Ils sont prioritaires. Il y a par exemple l'association *Paysans-artisans* pour le côté repas...

Et puis, il y a aussi pas mal de commerçants pour qui le festival a des retombées positives. Certains font 50% de leur chiffre d'affaires annuel lors du festival. Il y a des échoppes dans le village. Les retombées sont importantes pour Floreffe et ses alentours.

nérale qui intègre une dimension liée aux enjeux d'aujourd'hui, cela à travers le village des possibles.

Dans ce « village », une campagne thématique nouvelle est proposée chaque année. Il y a deux ans, ce fut l'égalité des genres, le harcèlement sexuel dans les festivals. Nous sommes reconnus en éducation permanente par la Communauté française et nous réalisons des outils pédagogiques. Nous avons, dans le cadre de cette reconnaissance dans l'axe 4 du décret de l'éducation permanente, un partenariat avec des animations et des actions en dehors du festival.

Ce fut le cas en 2018 avec le *Plan Sacha*, Safe attitude contre le harcèlement et les agressions dans les festivals, un plan que les autres festivals ont souhaité mettre en place ensuite. Le village associatif rassemble les associations actives autour du thème de la campagne annuelle. Une vraie dynamique existe sur place, elle interpelle le public présent. On a aussi noué un partenariat avec un festival à Goma au Congo, le festival *Amani*. Il accueille environ 10.000 personnes.

Nous avons créé un web média vidéo « *Tout va bien* »⁴. Notre première vidéo est sortie récemment : « *Doit-on choisir entre les migrants et la sécurité sociale ?* ». Elle a bien fonctionné. Il ne reste plus qu'à tenir la distance. Mais... « *jusqu'ici tout va bien* » !

Nous avons aussi réalisé un documentaire de 30 minutes sur l'état de l'agriculture. On fait le lien, on propose des espaces de débat, on éveille à la conscience politique et citoyenne. Nous consacrons aussi une place aux arts de la rue... Tout cela pour contribuer à ce que les gens, pendant trois jours, aient le sentiment d'être dans un autre monde et dans un processus de transformation intérieure.

Du côté du public

■ **Avez-vous une idée de la manière dont le public reçoit - voire rejette - ces différentes propositions ?**

□ Oui, en permanence. J'ai plein d'anecdotes. Par exemple, un jour, un jeune s'est assis malencontreusement sur une coupole en plastique que nous veillions à sécuriser et à rendre inaccessible pour éviter ce genre de problème... Au lieu de lui tomber dessus parce qu'il avait cassé cette coupole, nous lui avons proposé de venir travailler comme bénévole pour le festival. Aujourd'hui, il est très engagé

dans l'aspect déco du festival.

Un autre jeune, Benjamin, venait au festival contraint et forcé par ses parents... Aujourd'hui, il est un des principaux responsables. On a énormément de retours positifs. C'est bien sûr, difficile de mesurer à quel point mais on sait que les festivaliers sont fidèles à 75%.

■ **Avez-vous une idée du profil de votre public ?**

□ Nous ne connaissons pas assez notre public. On constate qu'il est intergénérationnel ; que la majorité a moins de 35 ans mais il y a néanmoins de très jeunes enfants et des personnes âgées... 60% des festivaliers campent dans les campings mis à leur disposition. Notre public est curieux, a soif de découvertes et il est respectueux de l'autre et de la démarche environnementale. Mais l'image véhiculée peut être un frein pour d'autres publics qui voient les festivaliers comme étant gauchistes, « alternatifs »...

■ **Et la fête au cœur d'Esperanzah, comment la décririez-vous ?**

□ C'est une émotion qui passe à travers la rencontre avec les artistes, les débats, l'émotion qui fait que les gens se sentent bien là.

■ **Y a-t-il une réelle diversité culturelle du côté des festivaliers également ?**

□ Il y en a une mais beaucoup moins importante que dans les festivals bruxellois. Nous avons tenté de créer des passerelles avec Matonge⁵ mais les communautés se déplacent peu. A Bruxelles, certains artistes attireraient davantage des personnes de leur communauté. Par exemple, un artiste mexicain serait suivi par des personnes originaires du Mexique. A Floreffe, le public métissé n'est pas très présent.

Des petits pas...

Un festival, aussi éthique et alternatif soit-il, n'apporte pas de façon directe des réponses aux défis sociaux, culturels ou politiques de notre époque. Cependant, la culture est une porte d'entrée intéressante aux prises de conscience qui peuvent aider, sans renier l'aspect festif, à s'interroger sur le monde et sur les changements nécessaires pour plus de justice, d'égalité ou de respect de l'environnement. *Esperanzah* s'inscrit sans doute dans cette lignée.

Propos recueillis par

Paul Blanjean et Laurence Delperdange

LES FESTIVALS SE MULTIPLIENT AU FIL DES ANNÉES

C'est une réalité partout en Europe. Dans un festival, on fait la fête dans une sorte d'entre soi, le public correspondant à l'offre proposée. On y va avec ses amis. La fête est sur la scène mais aussi en dehors. Le festival est loisir et pour certains, évasion. Il remplace pour certains, un séjour à l'étranger.

En Belgique, en 2014, on dénombrait 280 festivals en Flandre contre 93 en Wallonie et 36 à Bruxelles. Si les festivals ne datent pas d'aujourd'hui (le mot apparaît en 1829) et si, au départ, ils répondaient à la demande culturelle d'un public « averti », ils s'adressent aujourd'hui à de nouveaux publics qui se renouvellent sans cesse. On peut donc voir une démocratisation de la culture néanmoins contrebalancée par les prix d'entrée qui peuvent être un frein pour beaucoup. A Tomorrowland, le ticket d'un jour démarre à 105 €. Les festivals sont attachés à un territoire et les communes y voient bien sûr un intérêt certain.

Vers un essoufflement de la fièvre festivalière en Belgique, Christophe Goethals sur <http://www.crisp.be/2016/06/essoufflement-fievre-festivaliere-belgique>



1 Manu Chao : *Proxima Estacion : Esperanza*, Virgin, 2000

2 www.sensinverse.be

3 IAM est un groupe de rap français.

4 Initialement, il y a l'engagement d'Esperanzah ! au contact de la société civile. Comme on l'a rappelé dans la vidéo de lancement, notre objectif a toujours été de mettre nos compétences en tant qu'acteurs culturels au service des combats que nous partageons. C'est dans ce cadre que nous avons jugé intéressant d'initier un projet vidéo présent sur les réseaux sociaux qui pourrait se faire l'écho des combats menés par de nombreux acteurs sur le terrain.

5 Situé sur le territoire de la commune d'Ixelles, en région bruxelloise, ce quartier où vivent beaucoup de Congolais, a pris le nom d'un quartier de Kinshasa.

10 ZAKOUSKIS PHILOSOPHIQUES

Réfléchir à propos de la fête semble un contresens. La fête, justement, c'est un moment où on arrête de « se prendre la tête ». C'est le contraire de l'effort intellectuel : le lâcher-prise, le plaisir des sens (manger, boire, danser), l'oubli des tracas. En un mot, la fête est une délivrance. On se libère, provisoirement, de quelque chose. De beaucoup de choses, même. Mais de quoi au juste ?



Van Dieren

Aujourd'hui, le 4 décembre, est le jour idéal pour écrire sur ce sujet. C'est mon anniversaire. Pas une fête à proprement parler, mais un prétexte pour la faire. Et puis, Saint-Nicolas approche. Dehors, dans la rue, au moment même où j'écris ces lignes, des centaines d'étudiant.e.s défilent, certain.e.s riant, d'autres titubant. Des enfants de l'école maternelle se sont pressé.e.s à la fenêtre pour voir passer ce cortège impressionnant avec ces camions-bars, ces tabliers, ces calottes et penne de guindaille. Et moi aussi, je suis captivé, happé par cet esprit festif qui se dégage de la rue et déborde jusque dans nos bureaux.

Figurez-vous qu'il existe une science de la fête, appelée l'héortologie, et qu'on trouve sur le sujet une abondante et passionnante littérature ! Mais n'abusons pas. L'analyse de la fête ne doit pas empiéter sur la fête elle-même, alors contentons-nous d'un rapide examen de toutes ces petites libérations éphémères, présentées ici en guise d'apéritif. Servez-vous. Cela vous fera peut-être voir d'un autre œil votre prochain réveillon, vos futures sorties, vos festivals à venir.

1. Première évidence : il n'existe pas de fête qui ne soit collective. L'air de rien, cela veut dire beaucoup. La solitude, qui est une dimen-

sion constitutive de notre existence, n'est pas absolue : les fêtes sont là pour nous le rappeler. Cela va même beaucoup plus loin. De nombreux sociologues et ethnologues se sont penchés sur les fonctions sociales de la fête, en étudiant les cérémonies religieuses et les manifestations populaires. Celles-ci ne sont pas de simples échappatoires, elles servent aussi à « faire société », à créer un imaginaire, un calendrier, un ensemble de repères communs.

2. « Trinquons ensemble, patron ! » Dans la fête, on s'affranchit aussi des normes et des hiérarchies. Cela renforce la fonction de « faire société » par-delà les divisions de classe, d'âge, de statut, etc. Ce n'est bien sûr jamais absolu, et toujours provisoire. On peut aussi légitimement se demander dans quelle mesure cette abolition des normes et hiérarchies sociales ne contribue pas à les rendre d'autant plus visibles, voire à les renforcer en miroir, une fois l'effervescence passée. Il n'empêche : à l'intérieur de la parenthèse, on a le droit de se considérer en égaux et de s'écarter des convenances. On rit plus fort, on parle plus fort, on aborde des sujets dont on ne parle jamais, on tutoie immédiatement, on danse avec des inconnu.e.s, etc. Ce faisant, on crée des liens en

filigrane de nos liens habituels. Un peu comme si on tissait la partie invisible de la toile sociale. Dans l'ombre de la norme habituelle en quelque sorte, le soir, la nuit, et non à la pleine lumière du grand jour.

3. La fête est aussi, selon Freud, « **un excès permis, voire ordonné, une violation solennelle d'un interdit**¹ », c'est-à-dire une transgression de certaines règles morales en vigueur. On peut observer quelques signes concrets de cet excès dans l'abondance de la nourriture et des boissons lors des festivités, dans le volume de la musique, dans l'ostentation des vêtements ou le dérèglement des comportements. Cela peut aller jusqu'à l'inversion de ceux-ci. Les timides peuvent se montrer audacieux, les sérieux se relâchent, les taiseux deviennent bavards. Les non-fumeurs s'autorisent quelques cigarettes. Les sages font des folies. Bref, on se permet de faire ce qu'on ne se permet pas habituellement. Roger Caillois parle, lui, de « *chaos retrouvé et façonné à nouveau* ».

4. Les fêtes sont à la fois provisoires et répétitives : elles concernent donc, à bien des égards, notre **rapport au temps**. Elles rythment le passage des jours évidemment : qu'elles soient religieuses ou commémoratives, elles s'inscrivent dans un calendrier, parfois à la jointure des saisons, et se répètent d'année en année. On pourrait dire, d'une certaine manière, qu'elles garantissent des temps d'arrêt communs à la société. Sans elles, chacun suivrait ses échéances, ses rythmes et son agenda personnel. Mais plus fondamentalement encore, la fête peut être vue comme **une manière de défier le passage du temps, donc in fine la mort**, ce point final de notre temps individuel. Et, par extension, de procurer une force de résistance face aux événements tragiques et au malheur. Simone de Beauvoir, évoquant les années d'occupation, a écrit ceci : « *Pour moi, la fête est avant tout une ardente apothéose du présent, en face de l'inquiétude de l'avenir ; un calme écoulement de jours heureux ne suscite pas de fête : mais si, au sein du malheur, l'espoir renaît, si l'on retrouve une prise sur le monde et sur le temps, alors l'instant se met à flamber, on peut s'y enfermer et se consumer en lui : c'est fête. (...) Il y a toujours un goût mortel au fond des ivresses vivantes, mais la mort, pendant un moment fugace, est réduite à rien*². »

5. Comme le temps, les normes et la hiérarchie, **l'argent** est aussi de la partie. Avec une même logique de dérèglement ou d'inversion, comme le note le philosophe Michaël Foessel. En effet, sauf exception, personne ne considère qu'une fête est un investissement. Et pourtant,

personne n'hésite à dépenser en cette occasion. L'impératif de rentabilité qui obsède nos sociétés s'évapore comme par enchantement. « *Voici un motif de la fête : faire que le calcul et la logique de la rentabilité ne soient plus les vecteurs de notre rapport au monde. Georges Bataille dit de la fête qu'elle repose sur la "dépense improductive", le sacrifice. Sans parler de mort, le contrecoup de l'ivresse et la fatigue font que la fête se paie toujours le lendemain. Elle n'est pas rentable*³. »

6. Mais pourquoi fait-on cela ? Comment expliquer ces dépenses *a priori* inutiles ? On consent à ces... sacrifices – le mot n'est pas anodin – justement parce que **la fête a quelque chose de... sacré**. Là aussi, des myriades d'anthropologues ont décrit comment nos festivités, en s'enracinant dans des grands récits sacrés, instituent une communauté. Elles lui donnent une origine, un sens, des valeurs, une destinée. Ce sont des moments où se rejoue une histoire collective. C'est assez évident dans les fêtes religieuses comme Noël, Pâques, Pourim ou l'Aïd, mais aussi dans le folklore. La ducasse d'Ath recommence chaque année le combat de David contre Goliath. Le Doudou à Mons rejoue l'affrontement entre Saint Georges et le dragon. Les marches napoléoniennes, les carnivals, les fêtes de village sont invariablement un grand théâtre collectif où nous interprétons, au présent, des épisodes qui font partie de notre passé. Cette dimension n'apparaît bien sûr pas dans les fêtes spontanées, mais on peut supposer qu'il en demeure une trace.

7. Un grand théâtre collectif, disions-nous ? Lors des fêtes, la division classique entre les acteurs et les spectateurs s'estompe. **Tout le monde est à la fois acteur et spectateur**. Le philosophe Alain relevait un point « *commun à toutes les fêtes quelle qu'en soit l'occasion ; c'est la présence de la foule à elle-même. Il n'y a point encore ici de spectacle, à proprement parler* ». Alain parle de « *spectacle diffus, car chacun est acteur et spectateur*. » Il précise encore : « *Dans le cortège et dans la cérémonie, la foule s'organise et se présente en quelque sorte à elle-même*⁴. » Une fête est donc différente d'un spectacle parce qu'elle fait participer tout le monde : les gens chantent et dansent eux-mêmes, ils se font à eux-mêmes leur propre spectacle.

8. Ne peut-on pas faire l'hypothèse que la fête est aussi un moment où l'on parle **un autre langage** ? Lors des célébrations, les mots prononcés ont un caractère sacré. On dit qu'ils sont « *performatifs* » : les paroles sont des actes. Par exemple, lors d'un mariage, c'est en échangeant leurs serments que les époux se ►

C'EST FREUD QUI LE DIT...

« *Dans une occasion solennelle, le clan tue cruellement son animal totémique et le consomme tout cru – sang, chair, os ; les membres du clan sont vêtus de façon à ressembler au totem dont ils imitent les sons et les mouvements, comme s'ils voulaient faire ressortir leur identité avec lui. (...) L'action accomplie, l'animal tué est pleuré et regretté. (...) Mais ce deuil est suivi de la fête la plus bruyante et la plus joyeuse, avec déchaînement de tous les instincts et acceptation de toutes les satisfactions. Et ici nous entrevoyons sans peine la nature, l'essence même de la fête. Une fête est un excès permis, voire ordonné, une violation solennelle d'un interdit.* »

Sigmund Freud, *Totem et tabou*, 1913.

► marient. Les fêtes en général sont aussi l'occasion d'innombrables discours. Au contraire, le temps du divertissement marque plutôt un recul des mots. D'autres langages prennent le dessus : celui des vêtements, des parfums, des corps qui dansent. La musique prend le pas sur les conversations. Les bouches sont occupées à autre chose qu'à parler : boire, manger, chanter, saluer, embrasser.

Du commun social mais à risque

9. On l'a entraperçu, la fête n'est pas seulement un divertissement, une place faite au plaisir dans le fil d'un quotidien marqué par l'effort. Elle peut avoir une multitude de significations et de fonctions plus profondes dans une société. En particulier, insistons sur sa fonction d'institution d'un corps social. Elle inscrit les individus dans un ensemble plus vaste qu'eux. **Elle crée du commun social**, en quelque sorte. « *L'esprit de fête, instant qui sort du temps habituel, représente cette adhésion nécessaire, cette inclusion de l'individu dans un corps plus large, qui le transcende et le redéfinit à travers autrui. Cette identité, chacun peut y adhérer, la rejeter ou la parodier : en fonction de ces pos-*

*tures, la fête prendra des visages très divers. La fonction identitaire de la fête a tendance à en faire un instrument au service de l'ordre social, notamment dans les cérémonies religieuses et politiques. Mais la fête peut également avoir des visées satiriques ou inverser l'ordre établi*⁵. »

La fête est ambiguë et peut rapidement dégénérer. Chacun des zakouskis proposés ici peut se révéler délicieux ou indigeste, voire un poison mortel. L'aspect collectif de la fête accentue l'exclusion de ceux qui n'en sont pas. La transgression codifiée des normes et « l'excès permis » débouchent sur des viols et des violences dont les femmes sont les principales victimes, sans parler des attouchements intempestifs et à sens unique sur les pistes de danse. Quant au rapport particulier au temps et à l'argent, ils peuvent aussi devenir des gouffres de déni, d'endettement, de commercialisation des vies.

10. Concluons cet apéritif philosophique par ce dernier petit four. L'idéal de la fête a de nombreux **points communs avec l'idéal démocratique**. Il touche à la beauté et à la fragilité des liens sociaux. Ce qui fait de nous des êtres humains, et peut même augmenter notre humanité, est aussi un risque. La fête, comme la démocratie, est à la fois une source d'émancipation collective et un danger pour elle-même. Faisant référence au concept de « volonté générale » du philosophe Jean-Jacques Rousseau, Nicolas Righi écrit : « *L'exaltation de la fête collective a la même structure que la volonté générale du Contrat social. La description de la joie publique nous offre l'aspect lyrique de la volonté générale : c'est l'aspect qu'elle prend en habits du dimanche*⁶. »

Bon appétit, et joyeuses fêtes !

Guillaume Lohest

A PROPOS DE LA FÊTE DE LA VIERGE DE GUADALUPE A MÉXICO



« *Durant les jours qui précèdent et qui suivent le 12 décembre, le temps suspend sa course, fait une halte, et au lieu de nous précipiter vers un lendemain toujours inatteignable et mensonger, il nous offre un présent rond et parfait, de danse et de folie, de communion et de ripailles issu du Mexique le plus ancien et le plus secret. Le temps cesse d'être succession et redevient ce qu'il était, et est encore, originellement : un présent où le passé et le futur, à la fin, se réconcilient.* »

Traduit d'Octavio Paz (poète mexicain, 1914-1998), *El laberinto de la soledad* (1950).

1. Gwénaél Glâtre, « Pour une théorie politique de la fête », *Blog Mediapart*, 26 août 2008.

2. Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Gallimard, 1960.

3. Michaël Foessel, « Oiseaux de nuit », propos recueillis par Cédric Enjalbert dans *Philosophie magazine*, décembre 2018, philomag.com.

4. Alain, *Vingt leçons sur les Beaux-Arts*, « Huitième leçon », In *Les Arts et les Dieux*, Paris, Gallimard, « bibliothèque de la Pléiade », 1958, p. 523.

5. Sarah Delale et Jean-Dominique Delle Luche, « Le temps de la fête : introduction », *Questes*, 31 | 2015, pp. 11-32.

6. Righi Nicolas, « Un objet pour tous : la fête », *Le Philosophoire*, vol. 17, n°2, 2002, pp. 149-169.

MANI-FÊTER DANS L'AIR DU TEMPS LOURD

Quiconque a arpenté les rues d'une grande ville avec d'autres, brandissant des calicots et clamant des revendications porteuses d'autres possibles, a pu ressentir l'émotion le submerger, l'énergie le porter pour déplacer les montagnes des injustices...
Emotion, communion, espoir d'un monde meilleur. Tout à la fois. Car parfois, s'engager pour une cause, c'est fêter ensemble l'utopie à venir.



Marche Rights Now 2019, Frédéric Leveque

« La fête n'est pas une révolution. Elle est une parenthèse à l'intérieur de l'existence sociale et du règne de la nécessité. Fêtes spontanées ou fêtes codifiées. Pendant la fête, on n'est plus vraiment soi-même. On se lâche ». Cette définition convient-elle à ces nouvelles manières de s'engager avec d'autres pour une cause à défendre ?

Dans son ouvrage *Les luttes fécondes. Libérer le désir en amour et en politique*¹, Catherine Dorion, auteur, artiste et militante québécoise, relève des similitudes entre sentiment amoureux et engagement politique, évoquant ainsi le couple, nos institutions politiques...

Il en va des communions pour une même cause comme dans l'élan qui nous transporte vers l'autre. Des chatouillements dans la poitrine, des étincelles crépitant dans les pupilles, une forte impulsion à courir, à danser, à enlacer. « En politique comme en amour, cette énergie est, la plupart du temps, soigneusement contenue à l'intérieur de cadres qui organisent les liens entre nous et qui empêchent les révolutions de prendre pied. » Le sociologue Emile Durkheim² parlait lui des états d'effervescence collective : « Entraîné par la collectivité, l'individu se

désintéresse de lui-même, s'oublie, se donne tout entier aux fins communes ». Après ce temps de « révéolution », des institutions se créent et promettent un avenir meilleur construit sur base de ce grand mouvement collectif puis peu à peu se sclérosent... A propos du « printemps érable » au Québec³, Catherine Dorion écrit : « L'attitude générale, celle qui avait été complètement oblitérée des images qui envahissaient le téléjournal chaque soir, c'était la joie. Les individualités discontinues se reliaient en une fête véritable. On célébrait la découverte intime et partagée de la puissance du groupe. » Le désir est révolutionnaire. Et les conformistes et conservateurs de tous bords n'aiment pas cela, soucieux surtout que tout rentre dans l'ordre... établi. Mais établi par qui ? C'est là que se pose la question de la démocratie. La démocratie n'est pas là pour rassurer. « Elle a été imaginée pour que notre vie commune puisse devenir un espace de luttes ouvertes et décomplexées, un espace de sincérité. Elle n'a rien à voir avec les injonctions d'ordre et ces promesses de stabilité, avec ces mensonges que nous répétons en masse pour oublier que nous sommes en train de céder ►

► *notre temps et notre vie contre du vent, de les céder à des gens qui ne nous aiment pas et qui en sont à dresser des murs entre nos existences ordinaires et leurs bateaux clinquants. »*

Militer comme fêter le meilleur à venir (avenir)

La fête ne se glisse-t-elle pas au cœur même de ce qui nous anime dans nos actions partagées pour la justice sociale ? La motivation qui nous soulève et nous fait rejoindre, rejoindre d'autres bercés par les mêmes idéaux, n'est-elle pas quelque part, au cœur de nos combats... comme une fête à des lendemains supposés chanter ? « *Nous sommes pris dans un monde de solitudes, mais il y a dans nos veines une énergie qui cherche à nous redonner les uns aux autres. À transformer la discontinuité en continuité,*

les petits points isolés en étendue. En politique comme en amour, cette énergie est, la plupart du temps, soigneusement contenue à l'intérieur de cadres qui «organisent» les liens qui nous unissent et qui empêchent les révolutions de prendre pied. Le couple. Nos institutions politiques. Les élections. Comme s'il n'existait pas mille autres manières d'entrer passionnément en contact les uns avec les autres. »

C'est cela que nous avons voulu explorer en interrogeant ceux qui s'assemblent pour dire non, pour dire stop, pour dire « *tout autre chose* ». Pour dire « *qu'un autre monde est possible* ».

Artivisme

Aujourd'hui, on parle d'artivisme... Parce que l'art porte plus haut, dans sa manière de transcender le concret de tristes constats pour leur donner une portée. De nouvelles manières d'organiser la révolte fleurissent. Des fêtes sauvages aux hackeurs sur Internet, en passant par des tentatives d'organisation politique comme ce fut le cas avec *Nuit debout*, nos démocraties sont secouées par des groupements à la créativité vivifiante. Comme si l'ordre établi nécosait les mouvements citoyens qui jusque là avaient agi efficacement pour titiller les politiques et les amener à remettre en question certaines mesures allant à l'encontre du bien commun.

Ce sont aussi le phénomène des ZAD (zones à défendre, voir encadré page suivante). C'était déjà vrai dans les années septante lorsque dans la région de Couvin, un projet de barrage avait suscité un large mouvement citoyen associant dans un bel élan, des citoyens qui sans cela se seraient sans doute croisés sans jamais échanger. C'est ce que raconte le documentaire « *La bataille de l'Eau Noire* ». ⁴

Les normes tueuses de libertés ?

Pour secouer les certitudes, lutter contre les préjugés, les idées reçues, les dérives dangereuses, colère et agressivité ont-elles plus d'impact ? L'art et la culture ont cela de puissant qu'ils nous renvoient en miroir la marche du monde en la réinventant pour en montrer les errements. Dessiner d'autres chemins, n'est-ce pas cela aussi le sens de la fête ? Dont la limite sera celle d'un pouvoir en place avec un arsenal répressif. On le voit au Chili, où les manifestants ont organisé de grands orchestres dans la rue mais où une jeune clown, Daniela Carrasco surnommée El Mimo, manifestant pacifiquement, a connu une fin tragique.

DES OISEAUX CONTRE LES OGIVES NUCLÉAIRES

Marie-Laure est artiste. Son militantisme s'inscrit dans ce qu'elle nomme un lien au vivant. « *La joie me vient de l'activisme et c'est en Angleterre que j'ai découvert cette façon de manifester une opposition. Active au sein d'Agir pour la paix¹, nous étions partis soutenir des Anglais, dans leur combat contre les missiles à tête nucléaire. Alors que je m'attendais à retrouver là beaucoup de jeunes, j'ai été très étonnée de constater qu'il y avait surtout des dames âgées. Elles m'ont inspirée. On a logé sur le tarmac dans de petites tentes et je me sentais comme en vacances, avec des amis. Il y avait de la musique, des danses au bord des routes... J'ai repéré une dame qui avait l'air de bricoler dans son coin. En fait, elle confectionnait de petits oiseaux en origami pour les accrocher à la grille du domaine militaire. D'autres avaient recueilli des oiseaux réalisés dans des écoles de la banlieue de Londres. Toute cette activité créait du lien à partir de moyens simples, inattendus, enfantins et ça semblait désarçonner les policiers de faction. La preuve, c'est que cette dame a été arrêtée un moment alors que, dans le même temps, d'autres bloquaient les camions. Ces dames âgées portaient un message, avec la collecte de mille oiseaux en papier, qui plantait ses racines dans le drame d'Hiroshima. Elles avaient décidé d'agir autrement, de façon plus festive. Au départ, on s'en moquait, disant que les luttes politiques, c'est du sérieux. Elles ont rétorqué qu'elles voulaient occuper le terrain, manifester de manière vivante. »*

Pour Marie-Laure, ces manières de manifester donnent une autre forme à la colère. « *Ça déstabilise. Les policiers se sentent ridicules à apporter une réponse répressive face à une personne qui fait des oiseaux en papier. Devant l'entreprise Bayer, on a jeté des feuilles séchées, du compost, tout en scandant un chant de ralliement, en dansant... Une autre fois, nous étions déguisés en coccinelle. Comment un policier doit-il réagir face à un adulte déguisé ? Il se sent décalé, sans riposte adéquate... Et pour nous activistes, ces façons d'occuper le terrain aident à mettre de côté la peur. »*

1. <https://agirpourlapaix.be>

Pratiquer l'humour militant comme lorsque nos collègues de Verviers préparent, en live, leur recette de la soupe populiste. Montrer avec force l'absurdité du monde dans lequel on vit, c'est aussi le « travail » des caricaturistes. « *Face à la montée des ténèbres, avant que la nuit tombe, il va falloir rallumer les lumières* », remarque Jean-Michel Ribes, le directeur du théâtre du Rond-Point à Paris qui a intitulé l'une de ses saisons théâtrales : « *Le rire de résistance* »⁵.

Parler d'amour

La fête, le rire, le lâcher-prise sont proches de la remise en cause du système mais, si le carnaval avait un rôle codifié d'exutoire, il n'autorisait pas de débordements qui bousculent l'ordre public. La religion, chose supposée sérieuse, a elle aussi ses fêtes, ses cérémonies, ses rituels. Emile Durkheim insiste sur l'aspect récréatif de la religion.

Mais la fête qui rassemble les militants autour de valeurs à défendre, d'un idéal de société, de croyances identiques, ne serait-elle pas une manière de revendiquer aussi un droit à la fête ? Celle qui porte en elle une force de changement, comme une invitation lancée à ceux qui vivent enfermés dans un carcan étroit, celle qui célèbre la vie telle qu'on la rêve. A l'heure où l'extrême droite gagne du terrain, revendiquer par la fête est une manière de se réapproprier une parole sans violence, en témoignant de la créativité positive dont l'humain est capable.

Laurence Delperdange



Pour aller plus loin : Florence Aubenas et Miguel Benasayag, *Résister, c'est créer* (La Découverte, 2002).

Jérémy Sinigaglia, « Jacques Ion, Spyros Franguiadakis, Pascal Viot, Militer aujourd'hui », *Questions de communication*, 9, 2006.

<http://journals.openedition.org/questionsdecommunication>

1. Catherine Dorion, *Les luttes fécondes. Libérer le désir en amour et en politique*, Coll. Documents, Atelier 10, UQAM. Catherine Dorion est diplômée en art dramatique, en relations internationales.

2. Emile Durkheim (1858-1917) est considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie française. Il a introduit le terme de conscience collective et de lien social.

3. Le printemps érable, c'est le nom donné aux événements, mouvements sociaux et perturbations induits par la grève étudiante québécoise, dans l'enseignement supérieur en 2012, en réponse à l'augmentation projetée des droits de scolarité universitaires.

4. *La bataille de l'Eau Noire*, documentaire de Benjamin Hennot, 2015.

5. Paru dans *Génération rebelles, Hors Série Le Monde*, juillet-octobre 2014.

LA ZABLIÈRE À ARLON

Depuis le 26 octobre, une cinquantaine de jeunes activistes se sont installés dans l'ancienne sablière de Schoppach, une ZAD (zone à défendre) rebaptisée "Zablière", pour s'opposer au projet d'implanter un zoning sur une partie de ce site de 31 hectares racheté par Idélux (5 intercommunales) mettant en avant un besoin d'activités économiques génératrices d'emplois. Préserver cette zone avec le souci de respecter la biodiversité, mettre en avant des valeurs de partage, de collectif, définir de nouvelles façons de vivre sous-tendent les discours des occupants. Parmi eux, beaucoup de jeunes qui s'étaient installés dans une certaine effervescence joyeuse et qui souhaitaient être ensemble et partager ce moment fort de manière festive, expérimentant une sorte de vie différente, plus entière.

Mais cette occupation précaire qui a suscité une certaine effervescence alentour et des débats animés a très vite fait l'objet de menaces d'expulsion. Chaque partie campe sur ses positions. Des habitants proches du terrain apportent de quoi se nourrir aux occupants, ce qui démontre un certain capital sympathie chez certains citoyens qui déplorent l'extension excessive du bâti autour d'Arlon. Une pétition a recueilli plus de 10.000 signatures. Le conseil d'administration a décidé à l'unanimité l'expulsion des « zadistes ».

Sur le sujet : une chronique de Paul Hermant.
https://www.rtf.be/info/opinions/detail_zad-de-la-sabliere-d-arlon-mesdames-et-messieurs-d-idelux-je-viens-vous-parler-de-grains-de-sable?id=10382080

Edito

Le cœur à la fête, malgré tout...

2



Célébrer un événement, suivre une tradition, se retrouver entre proches ou entre potes, manger, boire, offrir des fleurs ou des cadeaux, rire et raconter des blagues, écouter de la musique, danser. L'envie de faire la fête, elle, reste inoxydable quelles que soient nos latitudes, notre porte-monnaie et l'âge de nos artères.

Traditions

La fête, le soleil et les ombres

3



Même si elle prend des formes multiples et des significations différentes, la fête est présente dans toutes les civilisations, dans toutes les sociétés humaines. Religieuses ou profanes, elles rythment les saisons, les années mais aussi les étapes de la vie comme le passage à l'âge adulte ou le mariage...

Consumérisme

Cadeaux : le grand déballage

7



Beaucoup déplorent aujourd'hui le côté « commercial » de la fête. La pratique du cadeau plante cependant ses racines dans l'histoire ancienne. Les grands découvreurs du monde ne pratiquaient-ils pas l'échange avec les occupants des territoires qu'ils s'approprièrent à envahir ?

Interview

Esperanzah : conjuguer fête et engagement

10



Jean-Yves Laffineur est directeur et programmateur artistique d'un grand festival qui rassemble chaque année des milliers d'oreilles, de cœurs et d'yeux ouverts sur la diversité du monde : Esperanzah. Invitation au voyage plein de grandes bouffées d'un autre monde... meilleur.

Sens de la fête

Dix zakouskis philosophiques

14



Réfléchir à propos de la fête semble un contresens. La fête, justement, c'est un moment où on arrête de « se prendre la tête ». C'est le contraire de l'effort intellectuel : le lâcher-prise, le plaisir des sens, l'oubli des tracas. La fête est une délivrance. On se libère, provisoirement, de quelque chose. De beaucoup de choses, même. Mais de quoi au juste ?

Fête et politique

Mani-fêter dans l'air du temps lourd

17



Quiconque a arpenté les rues d'une grande ville avec d'autres, brandissant des calicots et clamant des revendications porteuses d'autres possibles, a pu ressentir l'émotion le submerger... Emotion, communion, espoir d'un monde meilleur. Tout à la fois. Car parfois, s'engager pour une cause, c'est fêter ensemble l'utopie à venir.

Nos derniers Contrastes

